

Quand il l'eut ouïe, l'histoire lui plut beaucoup à cause de sa simplicité. Il avait l'impression de la comprendre mais, *en fait*, il n'y entendait rien, Zorèyes, rien ! Trois fois rien ! Pas ça ! Comme on dit chez les lièvres, en faisant claquer l'ongle contre les incisives. Le lièvre devint triste. Il était mal à l'aise car il pressentait un mystère, et que peut-être, le fin mot de l'histoire lui échappait.

Il n'était pas le seul dans ce cas, Simon, lui non plus, ne comprenait pas. Le travail du semeur, la germination de la graine, ça, oui, il connaissait, mais le sens que cela pouvait avoir, non ! Il ne le voyait pas ! Rien de rien ! Pas ça ! Foi de paysan.

Alors le premier homme expliqua à Simon.

Et le lièvre entendit tout.

> « – Vous donc, écoutez ce que signifie la parabole du semeur : chaque fois que quelqu'un entend le message qui concerne le royaume et ne le comprend pas, le diable vient arracher ce qui a été semé dans son cœur. Tel est celui qui a reçu la semence "au bord du chemin".
> Puis il y a celui qui reçoit la semence "sur le sol rocailleux" : quand il entend la Parole, il l'accepte aussitôt avec joie. Mais il ne la laisse pas prendre racine en lui, car il est inconstant. Que surviennent des difficultés, ou la persécution à cause de la Parole, le voilà qui abandonne tout. Un autre encore a reçu la semence "parmi les ronces". C'est celui qui écoute la Parole, mais en qui elle ne porte pas de fruit parce qu'elle est étouffée par les soucis de ce monde et par l'attrait trompeur des richesses. Un autre enfin a reçu la semence "dans la bonne terre". C'est celui qui écoute la Parole et la comprend. Alors il porte du fruit : chez l'un, un grain en rapporte cent, chez un autre soixante, chez un autre trente. »

C'est alors que Zorèyes entendit un bruit insolite, très fort, une sorte de glissement qui finissait en claquement sec. Comme cela : « Z… ap ! Z… ap ! Z… ap ! »

Il ne savait pas d'où cela venait.

C'était en l'air. C'était dans l'air. C'était dans le vent.

Z… ap ! Z… ap !

Il leva la tête, entre les pousses du blé en herbe.

Il vit alors un volatile étrange, impossible à décrire, jamais même imaginé.

Il volait au-dessus du chemin.

Il volait au-dessus du muret de pierre.

Il volait au-dessus des ronces entrelacées.

C'était effrayant.

Ce n'était pas un Garguepy !

Ce n'était pas un Gnarocha !

Ni un Ettpagy !

Ni un Zarbu !

Ce n'était pas non plus le grand Zarbubal, bien qu'il lui ressemblât.
C'était tout cela en même temps, à l'endroit et à l'envers.
Ça n'avait pas de nom,
Et cela volait toujours au-dessus du chemin,
au-dessus du pierrier,
au-dessus des ronces.
Z… ap ! Z… ap ! Z… ap !

Le lièvre prit peur.
Il coucha les oreilles et se terra dans son gîte étroit.
Sa terreur s'augmentait à lui serrer les tripes, car le volatile passait au-dessus de lui. Il s'aperçut alors que le bruit provenait de ses ailes qui semblaient bordées de petites protubérances en forme de boutons : Z… ap ! Z… ap ! Z… ap !

Finalement, la forme ailée se posa sur le pierrier.
Il se fit alors un calme épouvantable, et si grand que l'on aurait pu entendre pousser le blé ! Mais Zorèyes ne l'entendait pas, car il venait d'apercevoir autre chose, à l'entrée du champ de Simon.

C'était, sur la barrière, une superbe corneille, d'un noir si bleu qu'on l'aurait cru revêtue d'azur. Une corneille comme seul Dieu sait les faire.
Elle criait régulièrement, en tendant le cou vers le ciel :
Crôa ! Crôa !

Zorèyes l'observait attentivement.
Elle lui parut si gentille, et si convaincante que, profitant de l'envol soudain de l'affreuse volaille qui reprenait son cirque, il bondit, hop ! Hop ! Pour s'aller tapir dans un creux, tout près de la corneille, qu'il regarda, par en dessous, l'œil tout rond.
Il s'aperçut alors que les « z… ap » et les « crôa » alternaient assez régulièrement, mais il ne comprenait pas pourquoi, et cela le chiffonnait beaucoup, parce que, quoi qu'on en pense, les lièvres aiment comprendre ce qui se passe. C'est très utile pour eux, tout comme pour nous d'ailleurs.
Cependant, en lui, une idée germait tout doucement, ce qui lui fit dresser la tête tout droitement tel un épi par-dessus le champ : il fallait interroger la corneille.

– Heu ! Dame corneille, bonjour ! Heu !… je passais par là…
– Bonjour lièvre, répondit la corneille qui était bien élevée. Que puis-je pour toi, mon bon lièvre, dit-elle aimablement ?
– Eh bien ! fit-il, je voudrais savoir pourquoi cet affreux volatile fait ce bruit terrible au-dessus de nos têtes : z… ap ! z… ap ! Et pourquoi tu cries chaque fois, comme pour lui répondre : crôa ! crôa !
La corneille parut s'étonner de cette question naïve.

Le comte Jehan de Malmedit ouvrit la « portière » au chiffre secret, prit délicatement le plus beau de tous : c'était un miroir double, avec un cadre de vermeil aux angles abattus, sertis de huit beaux grenats. Monsieur le comte avait la gloire au front, l'or, l'argent et les pierres précieuses dans la main. C'était son triomphe de collectionneur, un bref instant d'apothéose, qu'un geste maladroit pouvait briser.

– Rarissime ! lâcha-t-il laconiquement.

Nous acquiesçâmes en silence. Il partit alors dans un long historique aux mille facettes, qu'il interrompit brusquement pour nous dire :

– Et le vôtre, l'avez-vous apporté ?

– Le voici, dit Giancarlo en montrant le chiffon de velours noir qui l'emmaillotait.

– Et pourquoi vouliez-vous me le montrer ?

– Monsieur, répondit Giancarlo, je vous le dirai si vous voulez bien d'abord accéder à mon désir.

Le comte Jehan de Malmedit plissa le front et fouilla de ses yeux pers le malheureux peintre, dont le toupet l'avait surpris : Qu'a-t-il derrière la tête, celui-là, pensa-t-il en allant clore la porte. Il revint.

– Je vous écoute !

– Me permettrez-vous, Monsieur le comte, d'ouvrir votre miroir ?

– Euh… oui ! Et sans le quitter des yeux, il lui remit l'objet.

Giancarlo ouvrit le fermoir de vermeil, éploya les miroirs jumeaux, et s'y mira tranquillement comme il le faisait dans son cabinet de toilette. Il retourna l'objet pour en découvrir le montage. Il était simple : cela tenait avec quelques vis. Il le rendit, sans un mot, à son propriétaire. Le comte semblait surpris, déçu. Il rangea sa merveille, verrouilla soigneusement la vitrine et, se tournant vers son visiteur :

– Maintenant que j'ai satisfait votre curiosité, allez-vous aussi satisfaire la mienne, dit-il l'impatience dans la voix ?

Mon ami lui tendit le chiffon de velours noir. Malmedit s'en empara avec l'autorité d'un propriétaire, dévoila l'objet, le retourna plusieurs fois pour s'assurer de la qualité du tain, se racla la gorge, et brièvement :

– Probablement du XVII^e^ siècle. D'où le tenez-vous ?

– De mon père, Batista Carlotti.

– Puis-je l'ouvrir ?

– Faites, monsieur le comte.

Malmedit ouvrit ce miroir comme il ouvrait les siens, avec l'aisance des habitués, mais, en l'élevant à la hauteur de son visage, il faillit le lâcher… Giancarlo se précipita. Malmedit se regardait, l'œil exorbité, la bouche ronde, on aurait dit qu'il ne s'était jamais vu dans un miroir. Mais que voyait-il donc pour faire cette tête-là ? Moi

Table des matières

A propos 7

Préface 9

Zorèyes 11

Jean Letaupard 17

Rochebelle 29

La salamandre 35

Le miroir 43

Pier Issildur de Castelroc 57

Escargosse 62

L'affaire Fobor 67

Les malheurs d'un alphabet 75

Malevie 79

Léopard 85

Extrême 90